

Pirandello

Nicole Balvay-Haillot

Number 76, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Balvay-Haillot, N. (2007). Pirandello. *Brèves littéraires*, (76), 38–42.

NICOLE BALVAY-HAILLOT

PIRANDELLO

Couché sur une chaise longue, à l'ombre de la maison, Philippe dort, un livre sur la poitrine. Pensive, Élizabeth se demande quel livre a ainsi endormi son mari : Luigi Pirandello, *Un, personne et cent mille*. Elle ne connaît pas cet auteur. Drôle de titre, se dit-elle. Elle hésite à réveiller Philippe pour qu'il l'aide à nettoyer le bord de la rivière. Elle ignore qu'il ne dort pas, ne somnole même pas. Au rythme régulier d'une respiration qui trompe exprès Élizabeth, il réfléchit. Ce livre de Pirandello le dérange. Il se prend pour ce Vitangelo et pense, accablé : « J'ai perdu, perdu pour toujours, le sentiment de ma réalité et celle de toute chose dans les yeux des autres. »

C'est la première saison où Élizabeth n'a pas de jardinier à qui ordonner de ratisser, couper, brûler, semer, planter. Ah ! les merveilleux jardins qu'elle a contribué à embellir en Asie ! Ici, le terrain n'est qu'herbe à tondre et maigres géraniums de serre qui ne portent pas à l'extase. Et puis, ces moustiques qui la dévorent le soir venu lui enlèvent tout plaisir de rester dehors. Au moins, ils ne donnent pas la malaria ! Si seulement Philippe pouvait réparer ce ponton qui penche. Élizabeth s'étonne qu'il ne l'ait pas remarqué. Mais a-t-il jamais remarqué ce qui ne fonctionnait pas dans une maison, ce diplomate de mari ?

Il y a à peine un an, Philippe régnait en maître dans sa résidence cossue d'ambassadeur à Hanoi, costume cravate et chemise blanche, gouvernant une troupe de travailleurs dévoués qui répondaient au moindre de ses ordres, certes venus de plus haut. Il aimait l'atmosphère feutrée de son bureau où n'entraient que ses aides immédiats et sa jolie secrétaire, glissant jusqu'à lui pour apporter le courrier, le thé, les bouquets préparés par Madame. Et puis, plus rien, l'heure de la retraite avait

sonné, brutale, en même temps que le changement de gouvernement. Il avait été rappelé au Canada.

Quelle ouverture sur le ciel et la rivière ! Quel contraste avec l'univers feutré de l'ambassade, où les décisions se prenaient dans le secret du bureau de son mari ! La tâche ingrate de gérer la maison lui incombait. Moment de grâce, elle partait chaque matin au marché avec le chauffeur, en revenait les bras chargés de fleurs dont elle faisait des bouquets pour les pièces d'apparat. Elle aimait ces parfums, ces couleurs. Ici, la nature lui semble fade, inodore. Comme l'Asie lui manque ! Va-t-elle réveiller Philippe ? Elle devra lui expliquer son plan et, comme d'habitude, il ne comprendra rien. À l'ambassade, elle n'avait pas besoin d'expliquer quoi que ce soit. Les jardiniers savaient exactement ce qu'elle voulait. Non seulement Philippe ne comprend rien, mais il ne sait rien faire de ses dix doigts. Et le voilà réfugié dans la lecture... sans lire, alors qu'il fait si beau et que cette nouvelle plate-bande qui germe dans sa tête aurait besoin de la force d'un homme pour prendre tournure !

Les yeux mi-clos, Philippe observe Élisabeth. C'est encore une belle femme à soixante ans. Et qui a de la classe ! Une excellente maîtresse de maison et une adjointe irréprochable. Les soupers à l'ambassade avaient la meilleure réputation en ville. Il était d'ailleurs le premier à admirer la table exquise qu'elle dressait, la nappe de lin blanc brodé et les centres de table fleuris dont elle détenait le secret. Elle avait malheureusement la fâcheuse habitude de le rabrouer vertement devant ses invités, s'il faisait mine de se lever de table sous quelque prétexte que ce soit ! D'un ton qui n'admettait pas de réplique, elle le priait de rester assis. Il lisait alors dans son regard le respect dû à l'ambassadeur autant que l'irritation causée par l'homme. Que voit-elle en lui, maintenant qu'il est déchu de son titre, sans statut social autre que celui de retraité ? Sans doute un benêt inoffensif, comme le Gengé que voyait son épouse Dida dans

Un, personne et cent mille. Quelle phrase assassine sous la plume de ce Pirandello : « Je ne possède de réalité que celle que vous me conférez. Je ne suis cependant pas celui que vous pensez que je suis... »

Bêche à la main, Élizabeth retourne rageusement le sol à quelques mètres de la rivière. Rocailleux, il n'est guère propice au jardinage, mais elle veut une large plate-bande pour empêcher les enfants de s'approcher de l'eau. Elle l'imagine déjà plantée de marguerites, de phlox, de lysimaques. Ce ne serait pas le jardin d'Hanoi, fleuri toute l'année, mais au moins elle aura créé, laissé son empreinte. Que peut-elle faire d'autre ? « J'ai carrément sacrifié ma vie en épousant cet homme », songe-t-elle. Avant son mariage, sa carrière de journaliste l'entraînait dans les coins les plus troublés du monde. Elle en avait ramené des reportages qui avaient fait sa réputation. Elle avait dû mettre fin à ce nomadisme : l'épouse d'un diplomate, une *spouse* comme on les appelle dans le milieu, ne saurait travailler. À quelle enseigne s'était-elle logée ! Celle de l'éducation de ses enfants, de la bonne tenue d'une maison, de la gestion des ressources humaines, comme disait Philippe : la cuisinière, les femmes de ménage, la nounou quand les enfants étaient petits, le jardinier. Depuis son mariage, elle n'est plus rien par elle-même, rien qu'un appendice élégant et indispensable : la femme de, la mère de. Même plus mère, une fois les enfants partis. L'amour des fleurs et des jardins l'avait sauvée de l'ennui, de la dépression. Va-t-elle s'habituer aux hibiscus, aux poinsettias, aux crotons, si magnifiques sous des ciels tropicaux, si chétifs au Canada ? Va-t-elle s'étioler une fois la neige venue ?

« Triste retour ! », se dit Philippe. La retraite est arrivée trop vite. Il avait beau s'y attendre, avoir prévu le déferlement des Bleus aux élections fédérales, il n'était pas prêt à prendre sa retraite. Dès l'annonce de son rappel au Canada, Élizabeth avait pris en main la

recherche et l'achat d'une maison, le déménagement. Certes, il pouvait compter sur elle : quelle femme efficace ! Sitôt arrivé, pour la soulager, il s'était chargé des courses. Elle avait accepté, d'un regard condescendant qui ne lui avait pas échappé. À chaque fois, elle lui dressait une liste qu'il suivait scrupuleusement, mais à l'inspection du retour, les invectives tombaient : les fruits, trop mûrs ou pas assez, les légumes, trop chers ou trop vieux. Quant aux fleurs, elles suscitaient son ire. Le nez dans leur calice, elle semblait y chercher un parfum qui n'y était pas. Elle n'était jamais satisfaite, lui parlait sur un ton de reproche. Pourtant, en l'épousant, il lui avait offert une vie de rêve, loin des misères du monde du travail et de ces affreux reportages où elle risquait continuellement sa vie. Si encore il obtenait un sourire de la caissière du IGA ! Mais non, rien qui puisse lui rappeler le doux sourire de la petite secrétaire d'Hanoi.

L'ex-ambassadeur n'est plus personne aux yeux de qui que ce soit. Rien.

Que lui veut donc Élisabeth, à le regarder comme ça ? Impossible de résister à cet appel impérieux. Obéir à Élisabeth ou susciter son agressivité, que le bureau ne lui permet plus d'esquiver, tel est son choix. Allez, il faut ouvrir les yeux, feindre le réveil. Il se lève à regret, lâchant Pirandello, et la rejoint au bord de l'eau. Il est frappé par son visage ruisselant de sueur sous le chapeau de soleil. Pourquoi se donne-t-elle tant de mal quand elle pourrait lire tranquillement sur la terrasse ? Ah ! Elle veut nettoyer la berge, apporter du terreau, planter des vivaces. Il voudrait bien lui rappeler qu'elle a acheté cette maison sans le consulter, qu'à Hanoi, il avait suggéré Montréal, un appartement sur le Plateau. Peine perdue. Il se retrouve à Chelsea, au fond des bois. Un trou où chantent les oiseaux ! Eh bien, c'est regrettable, mais il n'a pas envie de jardiner ! Il a envie de continuer à lire Pirandello sur la terrasse, à l'ombre de la maison. Comment le dire à Élisabeth ? Comment lui expliquer

qu'il y a un malentendu entre eux ? Ce n'est pas parce qu'il est à la retraite qu'il manie mieux le pinceau, le marteau ou le râteau. La retraite vous investirait-elle d'aptitudes que vous n'avez jamais eues ? Il veut lire. Après tout, il n'a rien lu pendant ses trente ans de carrière. Si ! Des tonnes de documents. Il s'était promis qu'il se rattraperait à la retraite, mais Élisabeth l'accable de tâches : le gazon à tondre, les branches à couper, les poubelles à sortir. Et maintenant, une plate-bande à créer ! Son regard est sans complaisance. Pour un peu, elle lui mettrait de force pelle et bêche dans une seule main. Ses yeux furent aimants, pourtant. Elle semblait heureuse, autrefois, de rester à la maison, d'élever leurs enfants, de jouer au tennis, de flâner dans son jardin. Bon, il y a eu des moments difficiles au Kosovo. Ils avaient dû être rapatriés. Au Congo Kinshasa aussi. Mais dans l'ensemble, il lui avait offert une vie agréable. Pourrait-il dire comment, pourquoi ou quand leur relation s'est gâtée ?

La Gatineau est vive en cet endroit. La force du courant le surprend, l'eau tourbillonnant autour des rochers le fascine. Élisabeth explique qu'elle veut soulever une énorme roche plate, trop lourde pour elle. Il la regarde sans l'entendre. Elle est là, qui s'agite au bord de l'eau. Et soudain, il la voit tomber, il voit son corps tourner dans le courant, son crâne se fracasser dans les rapides en aval. Cette vision fugitive lui donne le frisson ; son cœur bat la chamade. Il se précipite vers elle, lui arrache les outils, l'attire près de lui.

Interloquée, puis saisie d'effroi, Élisabeth frotte silencieusement son poignet meurtri. Se pourrait-il que...